

Tro-Breizh, un pèlerinage orthodoxe et breton

par le père Maxime Lediraison

Il existe de nombreux cultes septénaires chrétiens aussi bien en Orient qu'en Occident, dans lesquels des Historiens des religions ont pu voir un reflet paléochrétien de l'antique septénaire des planètes qui subsiste également dans les sept jours de notre semaine. Ainsi les sept dormants d'Ephèse furent très vénérés autrefois jusque dans l'Afrique du Nord, comme les sept fils de sainte Félicité la Romaine. La mémoire des sept fondations épiscopales de l'Armorique bretonne est remarquable par sa résilience aussi bien que par le renouveau que connaît aujourd'hui son pèlerinage traditionnel, le Tro-Breiz.

Si la plus ancienne évocation connue de ce tour de Bretagne remonte à 1330 dans les actes de canonisation de saint Yves, il ne fait guère de doute que les origines du pèlerinage remontent à la « Bretagne des saints et des rois », comme la plupart des cultes aux saints fondateurs en Armorique, à savoir les VIII^e -IX^e siècle sous le règne des rois Nominoë, Erispoë et Salomon de Bretagne. A cette époque, on assiste à un mouvement général de réappropriation de ses origines par le royaume breton entre la brève domination franque et les invasions normandes. Si l'apogée du pèlerinage se trouve sans doute au XIII^e siècle dans une véritable renaissance culturelle bretonne du vivant du grand Yves de Kermartin (mort en 1303), c'est certainement dans le haut Moyen-Age qu'il faut en chercher les racines. Après leurs victoires sur les Francs, les rois de Bretagne veulent cimenter l'identité bretonne et chrétienne de la jeune nation, ce qui explique que jusqu'à l'époque ducal, puis après le rattachement au royaume de France au XVI^e siècle, les évêchés de Nantes et Rennes en resteront exclus alors que le Tro-Breizh connaît apparemment encore une certaine vigueur jusqu'au XVII^e siècle. En effet, ces derniers sont de fondation gallo-romaine plutôt que bretonne, et donc plus ancienne (Saint Clair de Nantes est sans doute mort près de Josselin en 287) et leur rattachement au royaume de Bretagne étant un peu plus tardif, les deux métropoles se situeront toujours au-dehors de l'aire culturelle et religieuse spécifiquement bretonne et donc de type celtique.

Samson, Malo, Brieg, Tudwall, Paol, Kaourentin et Padern, eux que l'historien Antoine de la Borderie nommait encore au XIX^e siècle « les organisateurs de la nation » paraissent avoir été en effet vénérés comme tels par le Moyen-Age breton qui leur a attribué une place particulière dans la forêt des saints d'Armorique au caractère

culturel typiquement celtique, à savoir héroïque, monastique et aristocratique. D'où étaient-ils ? Hormis Padern, premier évêque des Vénètes, consacré probablement en 465 et d'origine armoricaine, les premiers évêques bretons sont tous des immigrés, nés dans l'île de Bretagne et donc récemment arrivés avec leurs chefs et leur peuple, tel qu'a pu le raconter saint Gildas dans son *De Excidio Britanniae*. A l'instar des grands fondateurs monastiques que sont Budoc, Gweltaz (Gildas) et Gwennole, leur place auprès du penntiern, à la fois conseiller, guide et contradicteur, n'est pas sans rappeler le modèle typiquement celtique du barde auprès du roi tel qu'on le trouve dans les modèles gallois ou irlandais médiévaux. S'ils semblent pour la plupart de familles nobles du Glamorgan, avoir été formés tout comme les évêques gallois (saint Dewy) auprès du grand Iltud dans la laire d'Inis Pyr (Ile de saint Pierre) avant sa destruction par les Anglo-Saxons, certains d'entre eux sont venus de la Domnunea (Cornwall) insulaire, comme saint Tudwall ou bien même sans doute d'Irlande comme saint Malo (Mac-Law), autrefois protecteur des marins. Comme bon nombre de leurs pairs parmi les saints bretons, ces premiers évêques sont donc des moines issus de la noblesse des royaumes de l'Ouest de la Grande Bretagne qui s'effondrent sous la poussée des hordes d'Anglo-Saxons germaniques et païens. Leur installation en Armorique entre le VIe et le IXe siècle correspond donc bien à la réorganisation spirituelle d'une nation bretonne qui n'a rien de fortuit mais qui s'inscrit précisément dans la tragédie historique que constituent les Grandes Invasions pour des populations Brito-romaines profondément christianisées depuis le IIIe siècle. Bien que les tout premiers évêques des Bretons avaient été consacrés par les grands évêques des Gaules, notamment saint Germain au Ve siècle, il est remarquable qu'à l'époque où les Carolingiens s'efforcent de disputer à l'empire d'Orient la domination sur l'Oecumen chrétien, le roi breton Nominoë va faire son possible pour établir à Dol une métropole indépendante du siège de Tours afin de soustraire l'Eglise dans son royaume à la sujétion franque et romaine. Nul doute que le culte des sept fondateurs trouve ici ses origines historiques et son sens, ce dont se souvenaient les Bretons du peuple qui faisaient ainsi à la fois le tour de leur Eglise et de leur pays.

Tro-Breizh : tour de la Bretagne « bretonne » en quelque sorte, et il est difficile de ne pas voir dans l'usage d'une telle circumnatio une survivance des parcours rituels circulaires, figures d'accomplissement, caractéristiques des usages rituels celtiques tels qu'on les trouve dans les cultes solaires christianisés de l'ancienne Irlande, comme au Moyen-Age breton sous la forme des Tro-Minihi, ces grands pèlerinages autour de la paroisse dont la forme la plus célèbre est la grande Troménie de Locronan en Finistère, encore populaire aujourd'hui. Par ailleurs, force est de constater que la pratique des pèlerinages, comme beaucoup d'usages religieux médiévaux, s'étiolé en Occident après le Concile de Trente au XVe siècle. Le Tro-Breizh ne fait pas exception mais jusqu'au XVIIIe siècle, sa pratique paraît avoir relativement résisté à

l'inévitable romanisation des usages et à la francisation des élites qui en est le corollaire. Il est notable qu'alors que les pèlerinages aux anciens sanctuaires locaux disparaissent peu à peu en Haute-Bretagne, ils subsistent en Bretagne Occidentale brittophone sous la forme des « Pardons », à l'instar de très nombreuses pratiques religieuses collectives autour de la vénération des saints et de leurs sanctuaires, lors même qu'elles tendent à disparaître peu à peu en France et plus généralement, en Occident entre le XVIe et le XIXe siècle.

S'il semble bien attesté sous l'autorité des ducs de Monfort aux XIVe-XVe siècle et particulièrement du vivant de la duchesse Anne où il était pratiqué parfois encore par l'aristocratie pieuse de Basse-Bretagne, le Tro-Breizh n'a probablement jamais été le pèlerinage massif qu'ont évoqué les historiens régionalistes du XIXe siècle. Loin des ferveurs collectives d'un pèlerinage européen comme Compostelle, son rayonnement s'est limité essentiellement à la Basse Bretagne et sa pratique est devenue marginale et discontinuée après le XVIIe siècle. Cependant, il semble que le Tro-Breizh n'ait jamais totalement disparu puisque son usage est évoqué dans plusieurs courriers sous la chouannerie, puis par les romantiques bretons de la première « Emsav » au XIXe siècle (La Villemarquée) et enfin lorsque le mouvement Bleun Brug s'efforçait de revivifier le sentiment national et chrétien en Bretagne peu avant et après la Grande Guerre. Anatole Le Bras lui-même raconte en 1901 dans *La Terre du Passé* comment la poétesse Marc'harid Fulub de Pluzunet en Trégor accomplissait encore le Tro-Breizh à la place des fidèles contre une rémunération. Jusque dans les années 1970-80 on verra des émules du renouveau breton réaliser un pèlerinage dont le propos n'est pas toujours forcément très religieux. Il s'agit parfois simplement de retrouver du sens, de découvrir son pays, de se refaire une santé physique et morale... C'est ainsi que comme d'autres pèlerinages médiévaux, le Tro-Breizh connaît de nos jours une certaine renaissance populaire avec une association très dynamique, à laquelle certains prêtent à tort d'avoir redécouvert cette pratique en 1994 (puisque moi-même l'ai accompli en sept semaines en 1989 par exemple), et qui parcourt collectivement sur sept années ce que les Bretons faisaient généralement seuls autrefois... en un mois. Au temps jadis, le pèlerin réalisait ce cycle en partant simplement de chez lui pour y revenir à pied. La civilisation de l'automobile, les modifications de paysages, l'omniprésence du tourisme balnéaire en été imposent évidemment aujourd'hui de suivre plutôt les chemins de randonnées, ce qui rallonge considérablement le parcours.

Il est possible d'en effectuer la plus grande partie par le sentier dit « des douaniers » qui longe les côtes bretonnes presque intégralement depuis le Mont Saint Michel jusqu'à Guérande. Dol, Saint-Malo, Saint-Brieuc, Tréguier, Saint-Pol sont des villes côtières. Arrivé en Finistère, il est possible de rejoindre Quimper par la traversée des magnifiques Monts d'Arrée, la forêt du Cranou et la vallée de l'Aulne en serpentant par les nombreuses chapelles et les fontaines sacrées, sans oublier de

faire une halte priante aux vieux saints des enclos paroissiaux qui parsèment le chemin. De Quimper à Vannes, on peut aussi bien longer à nouveau la mer que raccourcir le chemin en joignant les belles vallées et rivières de Cornouaille par l'Aven et Quimperlé, puis du pays Vannetais. La remontée vers Dol invite à la traversée des grandes landes de Lanvaux, puis le pays Gallo au bocage bien abîmé, mais où la forêt de Brocéliande offrira au pèlerin de verdoyantes journées de marche. Les chemins de randonnée se sont bien développés ces dernières années en Bretagne comme ailleurs. Il est donc plus d'un chemin possible, on en choisit le sens mais aussi le parcours selon son intérêt et son temps. L'essentiel est de relier les sept cathédrales de l'ancienne Bretagne royale dont le Tro-Breizh paraît être aujourd'hui l'un des derniers témoignages encore vivants, et même vivant de plus belle. Ses origines politico-religieuses sont si peu démenties que l'association principale œuvrant à son renouveau annonce cette année vouloir y intégrer Rennes et Nantes en signe d'intégration des neuf sièges épiscopaux de la Bretagne historique bientôt réunifiée...

Le père Maxime, de la Fraternité Orthodoxe Sainte Anne, est le recteur de la paroisse Sainte-Anne à Lannion, il est aussi professeur d'histoire au lycée Diwan (Carhaix).

